

LA REVOLUTION INDUSTRIELLE ET L'IMERINA AU XIX^{ème} SIECLE OU L'IMPOSSIBLE TRANSFERT

par

Guy JACOB

Tout un courant de l'historiographie de Madagascar présente l'ouverture de l'Imerina aux influences de l'Europe occidentale au XIX^{ème} siècle comme une possibilité de développement économique et affirme même parfois l'existence de ce développement. Ainsi, sans une conjoncture souvent défavorable (réaction xénophobe de Ranavalona I^{ère}, rejet de la politique de la "porte ouverte" avec l'élimination de Radama II, ingérences françaises à partir des années 1880), Madagascar aurait pu rivaliser avec le Japon. Ce dernier, partant d'une situation estimée comparable, avait su, lui, saisir sa chance, s'échapper du peloton des pays non développés et accomplir sa révolution industrielle.

Mais l'économie de l'Imerina fut-elle, au XIX^{ème} siècle, un moment sur le point de décoller ? Interrogation simple, mais qu'on peut poser tout au long de la période dont s'impose ici le découpage, de 1820 — aux yeux des missionnaires britanniques naissance de Madagascar à la modernité et même à l'histoire — à 1895, fracture évidente. Je ne traiterai que de deux situations exemplaires : l'implantation des artisans de la L.M.S. en Imerina et celle de Laborde à Mantasoa, à une trentaine de kilomètres, à l'est-sud-est d'Antananarivo.

I

Par la traité anglo-malgache de 1820, Radama I^{er} optait pour une coopération sélective, condition préalable à un développement auto-centré. Il demandait aux Britanniques moins des armes et des produits manufacturés que le secret de leurs techniques de fabrication. Attitude avisée : Radama ne voulait pas se placer "dans l'engrenage de la dépendance et de l'échange inégal"(1). Ce qu'il désirait, c'était un transfert de technologie. Et, prudemment, il opta même pour une

(1) V. Belrose-Huyghues. *Historique de la pénétration protestante à Madagascar jusqu'en 1827*, thèse de 3^è cycle, Paris, 1978, 2 vol. multigr., 568-XXVIII p., II, p. 414-415.

aide bilatérale en mettant des artisans venus de Bourbon en concurrence avec les Anglais.

Ce programme, il n'eut pas à le négocier avec ses partenaires économiques. Les missionnaires de la LMS, qui agissaient eux-mêmes en accord avec Farquhar, le gouverneur de Maurice, ne se plièrent pas aux exigences de Radama pour faire accepter leur message religieux. Car la politique de la LMS consistait précisément à envoyer des artisans dans les pays de mission qu'elle considérait alors comme "barbares ou demi-civilisés". Cette politique, elle voulait l'appliquer aux îles des mers du Sud — comme elle l'a appliquée au Sierra-Leone et à l'Afrique australe (2). Elle ne confond cependant pas longtemps le cœur de l'Afrique noire et les Hautes Terres de l'Imerina qui, par le développement de leur agriculture et de leur réseau commercial, ont suscité l'admiration des voyageurs européens dès la fin du XVIII^{ème} siècle. Chez elle donc, nulle volonté d'imposer un nouveau pacte colonial ou de placer les pays à évangéliser en situation de dépendance. Ce qu'elle souhaite, au contraire, c'est avoir des partenaires commerciaux, capables de se passer bientôt de l'assistance étrangère. Son rêve : constituer une sorte de "réduction" comparable à celle que les jésuites créèrent au Paraguay (3).

Certes les missionnaires britanniques ne condamnent pas le principe même de ce qu'on appelle aujourd'hui l'échange inégal mais ils souhaitent qu'il s'instaure uniquement dans les pays que la hiérarchisation pseudo-scientifique de l'Occident plaçait au bas de l'échelle des civilisations. Ainsi, pour Livingstone, en Afrique, "le christianisme et le commerce — ces deux pionniers de la civilisation — doivent rester toujours inséparables" (4). Concrètement, l'Afrique, en échange de produits manufacturés, doit pourvoir l'Europe en matières premières.

(A Madagascar, la LMS a deux objectifs indissociables : l'évangélisation et l'apprentissage des "arts et métiers", avec une valorisation du travail manuel. Car ce ne sont pas des "missionnaires-artisans" qu'elle dirige d'abord sur Madagascar, mais des ouvriers pieux (*goldy mechanics*), des artisans catéchistes. Ces derniers sont maintenus dans un statut inférieur par les missionnaires qui les encadrent. En fait, représentation nullement exemplaire du travail manuel car, en Imerina, la LMS transpose ses hiérarchies internes, exporte les conflits qui opposent des missionnaires plus ou moins lettrés aux auxiliaires qu'elle recrute. (5)

(2) *Id.*, II, p. 318-320 et p. 416.

(3) A partir d'une analyse, elle, souvent caricaturale, les consuls de France, puis les résidents généraux à Tananarive reprochent constamment aux "méthodistes" de vouloir faire de Madagascar un "Paraguay protestant" (Affaires étrangères, Paris, Correspondance politique, Madagascar, *passim*).

(4) D. Livingstone, discours prononcé à l'Université de Cambridge, 4 décembre 1857.

(5) V. Belrose-Huyghues, *op. cit.*, I, p. 15 et II, p. 426, 429-431, 433-434, 511-512.

Mais ces rivalités sont ici d'intérêt secondaire. En revanche, deux erreurs d'appréciation font sous-estimer les difficultés d'une industrialisation de l'Imerina :

1 - La conviction (partagée par Radama et la LMS) de pouvoir fonder l'industrialisation sur un simple transfert de technologie. Conception simpliste — la technologie ne circule pas comme une quelconque marchandise — bien compréhensible dans les années 1820, inexcusable aujourd'hui.

F. Braudel distingue avec insistance l'invention, "qui peut attendre des années ou des siècles", et son application qui ne se réalise que lorsque la société a atteint "le degré voulu de réceptivité" (6). Encore s'agit-il d'une diffusion des techniques à l'intérieur d'une même société. La réussite d'un transfert de technologie exige la conscience d'un besoin et une forte motivation. Ainsi s'explique le processus de la diffusion en France, dans la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle, des innovations britanniques :

- espionnage industriel : croquis pris à la dérobée, importation clandestine de machines nouvelles,
- ou mieux encore, achat de techniciens, à prix d'or (7).

Or, les missionnaires apportent en Imerina la technologie britannique gratuitement, et comme sur un plateau. On peut donc légitimement s'interroger sur la manière dont elle a été reçue.

2 - L'ignorance des besoins prioritaires de l'Imerina. L'exemple du tisserand Rowlands est éloquent, quasi-caricatural. Le développement très rapide des industries textiles caractérise la première phase de la révolution industrielle et, dès 1811, les directeurs de la LMS s'intéressent à l'artisanat textile des Hautes Terres. Parmi les tous premiers artisans-catéchistes envoyés à Antananarivo, se trouve le tisserand Rowlands qui apporte avec lui un métier à tisser. Mais il est difficile et coûteux de se procurer du coton en Imerina et "la vitesse de son métier... excède les possibilités d'approvisionnement" (8). Par suite d'une rupture de stock, il se trouve donc bien vite réduit au chômage.

II

Pour Ranavalona 1^{ère} — tout comme pour Radama 1^{er} — la course à l'armement est prioritaire. Mais on chercherait en vain, dans l'étroite oligarchie

(6) F. Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^{ème}-XVIII^{ème} siècle*, 1979, I, notamment p. 293 et p. 331.

(7) Cf. P. Bairoch, *Le Tiers-Monde dans l'impasse*, 1983 (rééd.), p. 79-80.

(8) V. Belrose-Huyghues, *op. cit.*, II, p. 441. Cf. également S. Rakotomavo-Ravololonirina, *The role of British Missionaries in Madagascar's economic development (1820-1868)*, maîtrise d'anglais, Antananarivo, 1981, multigr.

alors au pouvoir, un projet de développement. Si la fermeture progressive de Madagascar aux étrangers a l'apparence d'une manifestation de nationalisme économique, elle ne signifie pas une volonté de retour à l'autarcie. Le but de l'oligarchie n'est pas de tarir le commerce extérieur, mais de le confisquer à son unique profit.

Ainsi, en 1832, l'interdiction d'échanger des boeufs et du riz — les deux principales exportations, destinées aux Mascareignes, —sauf contre des fusils et de la poudre, permet à la reine, qui a l'exclusivité du commerce des armes, d'accaparer l'essentiel des échanges. Une douzaine de grands personnages s'assure ainsi d'énormes bénéfices. Le trafic entre les Mascareignes et la côte est exigé le relais de quelques étrangers, essentiellement Rontaunay, négociant et armateur-négrier bourbonnais, et son représentant à Madagascar, de Lastelle. Cette association entre Merina et créoles s'assure le monopole à la fois des principaux produits d'exportation et des zones commerciales (9).

Dans ce contexte l'amorce d'industrialisation faite par Jean Laborde a un caractère quasi-accidentel. Naufragé près de Matitanana, il est recueilli par Lastelle qui le présente à l'entourage de la reine. Ranavalona Ière lui propose la direction d'ateliers d'armement, implantés près d'Ilafy, à une dizaine de kilomètres au nord d'Antananarivo. Dès 1833 Laborde quitte Ilafy pour s'installer à Mantasoa, où se trouve une force motrice puissante (la rivière Varahina) et, à proximité, du minerai de fer et le bois de la grande forêt. Là, il diversifie ses activités de façon spectaculaire.

Particulièrement remarquable est la création d'un complexe sidérurgique : ainsi Madagascar semble passer directement à la seconde phase de la révolution industrielle.

Ce complexe, que Laborde baptise imprudemment Soatsimanampiovana (l'inaltérable beauté), comprend des ateliers de traitement du minerai de fer, un haut-fourneau, une fonderie, une forge, des ateliers de tournage et d'ajustage. A proximité, se trouvent une fonderie de canons et une fabrique d'armes. L'énergie hydraulique est fournie par un lac réservoir qui alimente un canal. Un plan dessiné par Laborde représente un cité ouvrière - dont il ne reste rien - destinée à loger 1 500 familles (10). Cette cité, avec des quartiers délimités par des rues

(9) Situation vigoureusement soulignée par P. Boiteau, *Contribution à l'étude de la nation malgache*, 1958, p. 110 sq. Cf. aussi C. Caillon-Filet, *Jean Laborde et l'océan Indien*, doctorat de 3^e cycle, II-IPOM, Aix-en-Provence, 1970, multigr., p. 80-81.

(10) Voir le dessin de A. Jully, "Laborde (1805-1878). L'homme et l'oeuvre". (*Notes, Reconnaissances, Explorations*, III-1 1898, p. 676-680 et celui de J. Chauvin (*Jean Laborde. 1805-1878*, MAM, XXIX, 1939, p. 17) d'après l'unique plan laissé par Laborde. Et l'un et l'autre auteur de décrire Mantasoa, alors ruinée, à partir de ce seul document. Jully : "Mantasoa... devient cette ville que le plan ci-joint nous révèle, où les hauts fourneaux (sic) fument, les roues hydrauliques grincent et les alésoirs sifflent". Chauvin : "Laborde... foudit

rayonnantes et concentriques, évoque les plans de Leroux ou semble annoncer le familistère de Godin. Était également prévue une résidence royale : ainsi le Trianon voisinerait avec le Creusot. Partielle et éphémère réalisation. Le haut-fourneau fut allumé en 1843 le premier canon aurait été fabriqué en 1844. Mais la démolition de Mantasoa, entreprise par les Malgaches en 1857, qui profitent alors de l'exil momentané de Laborde, est parachevée en 1879.

[Du vivant même de Laborde est entamé un débat entre ses admirateurs et ses adversaires :

- pour les premiers, cette destruction n'est qu'une manifestation de xénophobie aveugle (11).

- aux yeux des seconds, Mantasoa signifiait l'exacerbation de la corvée, la spoliation des terres, les déplacements forcés de population et même l'application de l'ordalie du tanguin (12). A Mantasoa, l'oppression due à la monarchie est décuplée par la mégalomanie de Laborde. De fait, les victimes se chiffrent par milliers (13).

La disparition des industries de Mantasoa ne nous interdit pas de poser cette question : l'entreprise était-elle viable ? Cet ensemble sidérurgique — qui se veut moderne — est fondé sur l'utilisation du charbon de bois, l'emploi d'esclaves et surtout de corvéables. Bricolage génial sans doute, mais hétéroclite, voire quelque peu monstrueux.

L'entreprise a-t-elle même sérieusement fonctionné ? D'après les documents, partiellement conservés, provenant de Laborde, et utilisés par Cl. Caillon Filet, il aurait été fabriqué à Mantasoa en onze ans (1835-1846), 3 653 fusils alors qu'il en était officiellement importé, avec d'énormes bénéfices, entre 1 000 et 1 200 chaque année, et même 30 000, entre 1840 et 1842 (14).



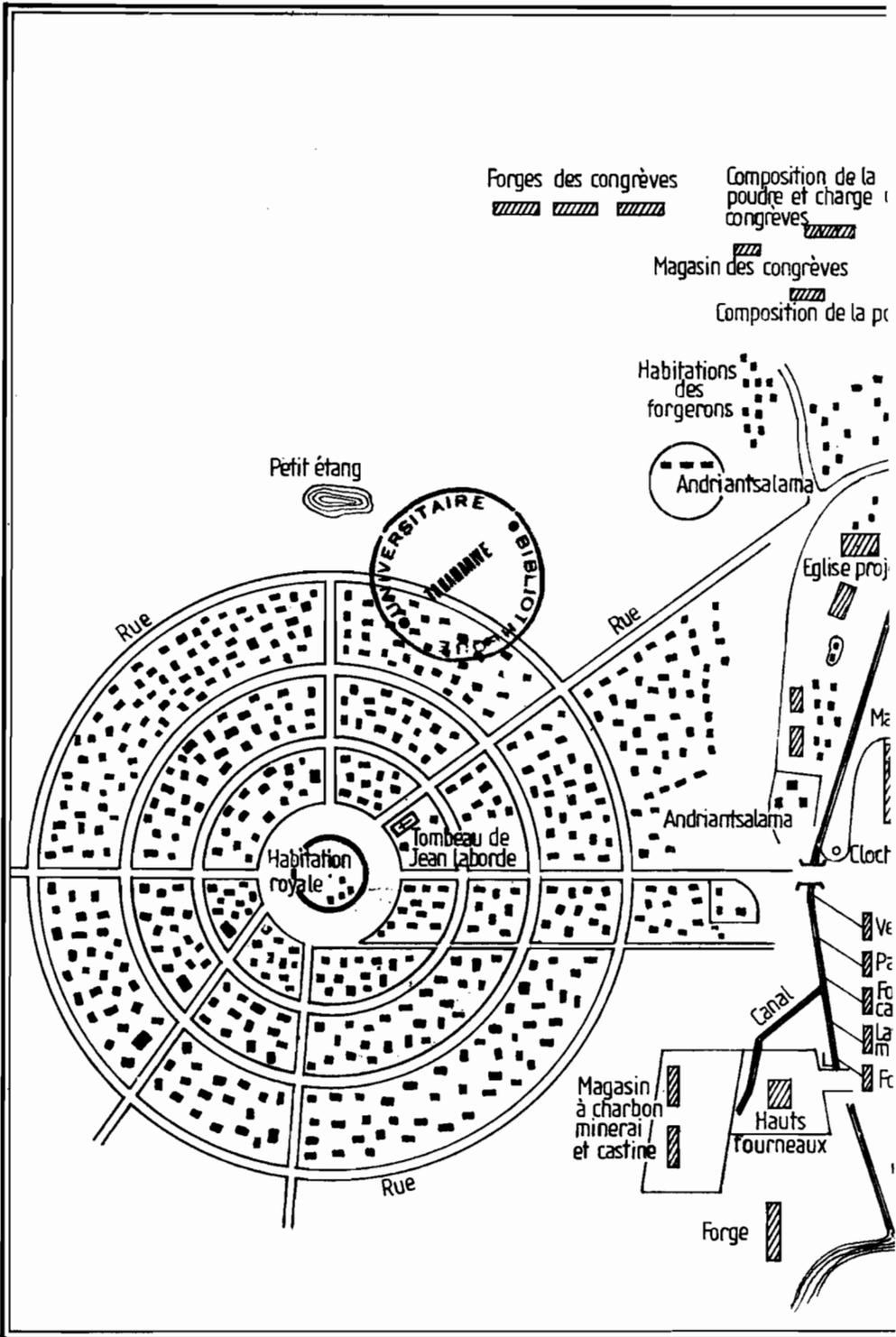
une cité ouvrière... qui demeure encore de nos jours un modèle d'urbanisme (sic). Voyez cette ville de cinq mille habitants ... Voilà des logements ouvriers fort séduisants".

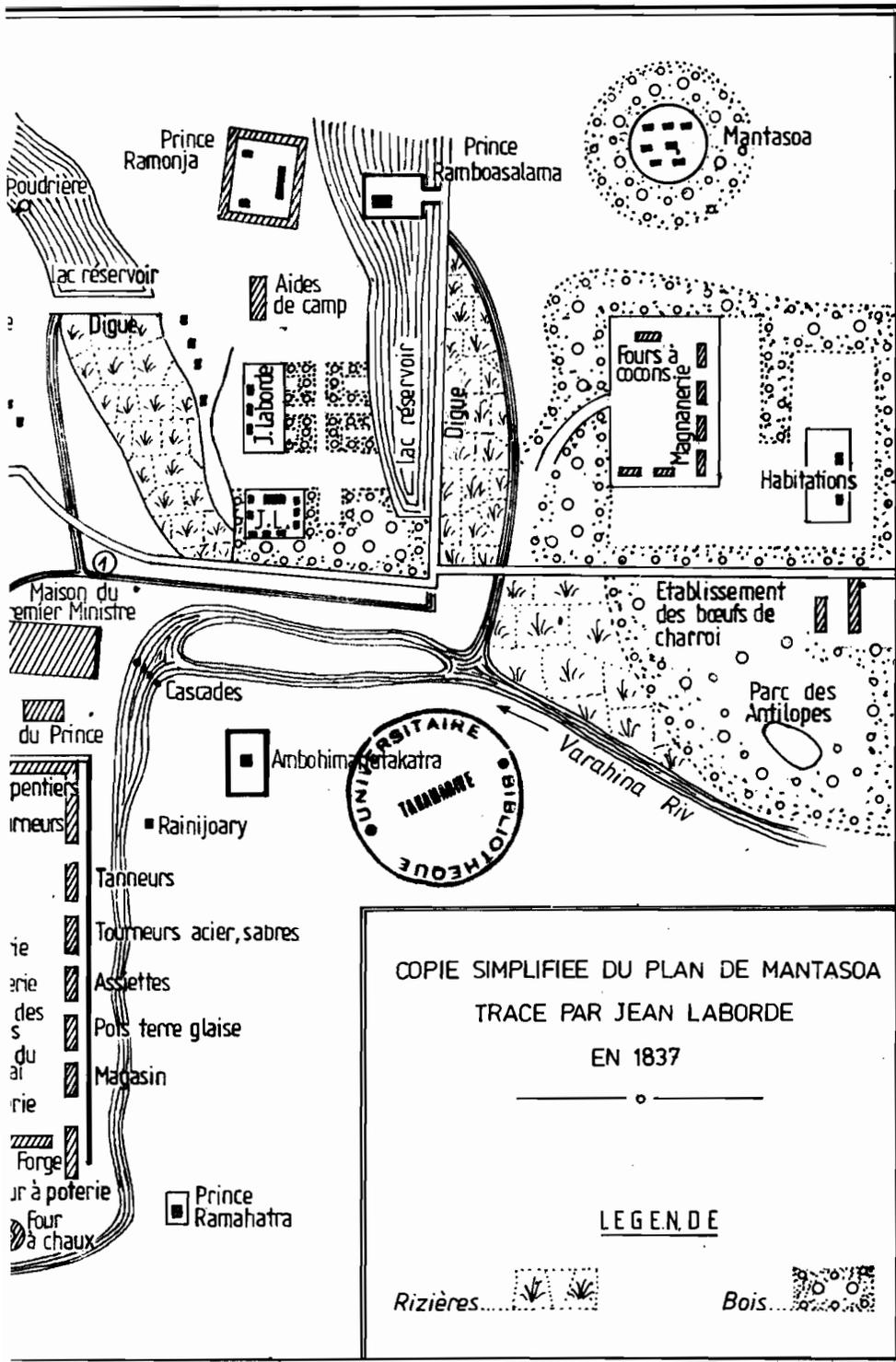
(11) Cf. par exemple le consul de France Baudais : "On se demande si le peuple qui a détruit tout cela par haine de la civilisation... sortira jamais de l'état sauvage où il est plongé" (A.E. Correspondance politique, Mad. 12, 25 octobre 1881).

(12) Nombreux témoignages, à commencer par celui de Raombana (Cf. S. Ayache, *Raombana l'historien, 1809-1855*, Fianarantsoa, 1976). Et mémoire collective conservée par des proverbes.

(13) Cf. C. Caillon-Filet, *op. cit.*, p. 63 sq., qui s'appuie sur des sources abondantes.

(14) *Ibid.*, p. 68.





A en croire un contemporain de Laborde, Mantasoa n'aurait produit que des canons rudimentaires — simples tubes coulés dans des moules grossiers(15) — et quelques sabres. De plus, un détail laisse perplexe : l'étrange présence, découverte faite par Raymond Decary au musée pyrénéen de Lourdes, d'un canon semblable à ceux que Laborde présentait comme fabriqués à Mantasoa et comme eux marqué aux armes de la reine (16). Spécimen curieusement exporté de Madagascar ou exemplaire d'une importation faite en France (17) ?

A la limite, on peut se demander si les industries fondées par Laborde ne constituent pas un vaste paravent destiné à dissimuler des importations d'armes, incontrôlables qui passaient par la voie reliant Mantasoa au port de Mahanoro (18). Tout comme aujourd'hui "les cathédrales dans le désert", "les éléphants blancs", peuvent camoufler une pénétration commerciale. Quant au fer, il pouvait être fourni, au moins partiellement, par les forgerons malgaches qui exploitaient, de manière artisanale, les gisements de minerai de la région de Mantasoa.

Quoiqu'il en soit, avant tout réalisation en trompe l'oeil, le complexe industriel monumental de Mantasoa eut une portée économique presque aussi insignifiante que la modeste métier à tisser de Rowlands.

III

Il a été souligné, à juste titre, qu'à la fin du XIX^{ème} siècle, les "répercussions économiques" des innovations techniques "apportées par les missionnaires ou par des assistants techniques comme Laborde" furent "à peu près nulles" (19).

Faut-il aussi rappeler que le bilan resta fort éloigné du projet initial de Radama Ier :

- Radama voulait une industrialisation sans christianisation,
- la LMS lui proposait et la christianisation et l'industrialisation,
- les résultats furent une christianisation sans industrialisation.

(15) Dr. L. Lacaille, *Connaissance de Madagascar*, 1863, p. 215. Ces canons n'étaient, peut-être que des mortiers lançant, en tir courbe, à faible distance, des fusées dites Congrève, mises au point par le colonel anglais Congreve à la fin du XVIII^{ème} siècle (cf. R. Decary, "Mantasoa et l'oeuvre de Jean Laborde, *Revue de Madagascar*, 9, 1935, p. 80, n. 1).

(16) R. Decary, *Coutumes guerrières et organisation militaire chez les Merina*, II, 1966, p. 37.

(17) Question pertinente, posée par S. Ayache, "Jean Laborde vu par les témoins malgaches", *Omaly sy Anio (O.A.)*, 5-6, p. 205.

(18) C. Caillon-Filet, *op. cit.*, p. 64. Ajoutons que la route Mantasoa-Lohasaha, tracée par Laborde, exigea des travaux considérables, et que fut améliorée alors la piste Lohasaha-Mahanoro qui suit la vallée du Mangoro (cf. J. Chauvin, *op. cit.*, p. 15-16).

(19) M. Esoavelomandroso, "Les changements économiques à Madagascar à la fin du XIX^{ème} siècle", *Recherches pour le développement*, série Sciences de l'homme et de la société, 4, Antananarivo, 1987.

Dans de telles conditions le marché des Hautes Terres fut progressivement envahi par les produits manufacturés en provenance des pays industrialisés, notamment les cotonnades — pour le plus grand dommage sinon la ruine de l'artisanat textile merina (20). Que les principales bénéficiaires aient été les industries cotonnières anglo-saxonnes n'était nullement, nous le savons, parmi les objectifs des missionnaires britanniques(21).

Or cette incontestable régression contraste, de façon paradoxale, avec les propos optimistes sur les progrès économiques tenus par ces missionnaires, notamment dans l'*Antananarivo Annual* (22). Ils reçoivent également le renfort du journaliste Tacchi, propriétaire-rédacteur du *Madagascar Times*(23). Ainsi, ils se font les théoriciens d'un introuvable développement économique. Le Rév. Cousins, dans un surprenant discours, prophétise même ce que sera Madagascar à l'horizon 1900 : l'espace sera maîtrisé grâce au chemin de fer à vapeur, chaque fleuve sera franchi par un pont "robuste et élégant", l'eau courant "amenée au centre des agglomérations et distribuée dans toutes les maisons", toutes les rues éclairées par des réverbères, l'argent coupé remplacé par de "petites piastres", à l'effigie de la reine de Madagascar, les journaux quotidiens, seront distribués dans toute l'île, le téléphone reliera, en une journée, Londres et Tananarive (24). Confusion entre des concepts fort différents.

Pertinemment, la coopération économique de la LMS a pu être présenté par Maurice Bloch comme une "aide de prestige", qui ne saurait engendrer quelque industrialisation parce que tournée vers l'obtention d'objets de luxe destinés à la cour et à une minorité (25). Certes l'économie peut être stimulée si ces objets sont produits localement. Mais à Madagascar, largement importés malgré une fabrication stimulée par les missionnaires, ils contribuent surtout à gonfler les importations.

Par ailleurs, la génération suivante, celle des missionnaires-architectes (Cameron, Pool, Sibree) se mobilise pour des réalisations spectaculaires - palais, temples ou cathédrales — qui influencent l'habitat des notables, mais dont il

(20) Cf. G. Jacob, "Influences occidentales en Imerina et déséquilibres économiques avant la conquête française", *O.A.*, 5-6, 1977, p. 223-231.

(21) Emporté par son anglophobie, Le Myre de Vilers, premier résident général à Tananarive, écrit "Frère Jonathan et John Bull se sont entendus pour exploiter le pays par l'évangélisation. Le but principal est de placer de la cotonnade" (A.E., Correspondance politique, Madagascar 24, rapport du 21 mars 1887), Jugement sommaire et partial.

(22) Quelques exemples : Rév. W.C. Pickersgill, "The Trade and Commerce of Madagascar", *Antananarivo Annual*, 10, 1886, p. 177-194, Rev. J. Sibree "A quarter century of change and Progress", *ibid.*, 11, 1882, p. 394-420. Ou encore, du même auteur, "The Arts and Commerce of Madagascar : Its Recent Progress and Its Futur Prospect", *Journal of the Society of Arts*, 4 juin 1880, p. 623-631.

(23) Dont la devise est "Civilisation et Progrès".

(24) Discours d'inauguration du kolejy LMS, 1881.

(25) M. Bloch, *Placing the dead. Tombs, ancestor villages and kinship organization in Madagascar*, Londres, 1971, p. 18-19.

faudrait se demander si elles ont amélioré sensiblement la vie quotidienne de la population tananarivienne.

Ainsi le projet économique de la LMS est largement devenu discours et ce discours masque la réalité. Tout se passe en fait comme s'il y avait confusion entre le culturel et l'économique (26).

Face à ces errements, dès 1889 le docteur Rajaonah, médecin formé en Angleterre, dont les articles sont prolongés, en 1913-1915, par ceux du pasteur Ravelojaona, amorce une remarquable analyse (27). Si son but est politique — face à la menace française exalter le Japon, qui a sauvegardé son indépendance — son approche économique est pertinente. Approche financière d'abord : il montre la supériorité du Japon, qui possède des banques d'émission, une monnaie solide alors qu'à Madagascar se sont implantées, dès 1888, deux banques étrangères, la New Oriental Bank et le Comptoir d'Escompte de Paris. Commerciale ensuite : il oppose la flotte japonaise, déjà imposante et très diversifiée, aux tentatives dérisoires (un unique navire) de la monarchie malgache totalement tributaire des pavillons étrangers. Mais son analyse, confondant à son tour le religio-culturel et l'économique, tourne court. A ses yeux, face à Madagascar, déjà largement christianisé, le Japon a le handicap de n'avoir été que très marginalement évangélicisé !

De leur côté, les missionnaires catholiques, installés tardivement, furent incapables d'apporter quelques innovations. Pour la plupart originaires de la France profonde, encore peu touchée par la révolution industrielle, ils retrouvaient en Imerina un terroir comparable à leur Massif central natal. Et ils se contentèrent d'exalter l'oeuvre de Laborde, valorisée aussi, plus tard, par le pouvoir colonial (Gallieni lui fit ériger un monument dès 1903).

Ainsi Madagascar n'a pas réalisé sa révolution industrielle et n'a jamais été en situation de la réaliser. Or la Grande Ile avait réussi une admirable révolution agricole, auto-centrée, fondée sur la culture merina, sous Andrianampoinimerina, souverain qui avait à la fois une vision d'ensemble et le sens de l'intérêt général (28). Réalisation étonnamment rapide, bond à la fois qualitatif et quantitatif (29) qui resta — c'est là une énigme de l'histoire merina — sans lendemain.

(26) Un exemple est sur ce point significatif : P.M. Mutibwa, *The Malagasy and the Europeans, Madagascar's Foreign Relations, 1861-1895*. Londres, 1974, qui, dans le même passage (p. 334) emploie indifféremment les termes "développement" et "civilisation".

(27) Articles de la revue *Ny Mpanolo-tsaina* étudiés par F.V. Esoavelomandroso, "Le Japon, modèle pour les intellectuels malgaches ? fin XIX^e-début XX^e siècle, O.A., 27, p. 11-29.

(28) Cf. l'étude de F. Raison, "Le travail et l'échange dans les discours d'Andrianampoinimerina", *Le Travail et ses représentations*, M. Cartier éd., 1984, p. 223-269.

(29) Cf. notamment G. Condominas, *Fokonolona et collectivités rurales en Imerina*, 1961, et P. de Commarmond, "Le village et l'histoire", *Annales de l'Université de Madagascar*, série Lettres et Sciences humaines, 11, 1970, p. 57-69.

FAMINTINANA

Araka ny filazan'ny mpandinika sasany dia tokony ho afaka nivoatra haingana dia haingana i Merina tamin'ny taonjato faha-19 ; nisy aza nihevitra fa toa nandroso mihitsy ny toe-kareny noho ny teknolojia nampianarin'ireo misioneran'ny LMS. Marina fa goavana tokoa ny asa vitan'ireo misionera mahay taozavatra nanomboka tamin'ny taona 1822. Kanefa be ny vato nisakana, ka nandamoka hatrany ampanombohana ny fananganana indostria. Teo amin'ny sehatry ny fanaovan-taozavatra aingitraingitra ihany no nisongadina ny vokatry ny asan'ireo misionera. Etsy anilan'izany, ilay orinasa fanefena vy nokasain'i Jean Laborde hatsangana tany Mantasoa, tamin'ny alalan'ny asa fanompoana tsy eran'ny aina dia niendrika indostria efa nilaozan'ny toetr'andro avy hatrany.

Efa tondraky ny lamba avy any Angletera sy Amerika ny tsena taty afovoan-tany, namono ny fanaovan-taozavatra teto an-toerana, mbola manonofy ihany ireo misioneran'ny LMS. Nambarany mantsy fa tsy ho ela dia lasa tany mandroso toa an'i Angletera i Merina. Afangarony hatrany ny ara-kolontsaina (sehatra izay nahombiazany tokoa) sy ny fandrosoan, tanjona mbola hotratrarina mandrakizao.

ABSTRACT

There are authors who assert that Imerina stood a chance of an industrial take off in the nineteenth century. Some even suggest that it actually experienced an economic development with the help of technology brought by the LMS missionaries. It is true that, from 1822, the artisan-missionaries had been very active. But, because of unfavorable conditions, they failed to initiate the slightest steps towards industrialization. Their influence could be felt in one field only : that of refined handicraft. In the same way, what was produced by the iron and steel complex Jean Laborde meant to create at Mantasoa, with the help of a great deal of forced labour, was rather akin to industrial archacology. While the Anglo-Saxons flooded the markets of the Central Highlands with their cotton fabric, the LMS doctrinarians took refuge in a world of make-believe. They predicted a modernization of Imerina comparable to that of England in a foreseeable future. In so doing, they fostered a permanent confusion between culture, a field in which they achieved an undeniable success, and development, a goal which remains unattainable even today.